



CATHERINE LIU
LE MONOPOLE
DE LA VERTU

ALLIA

Le Monopole de la vertu

CATHERINE LIU

Le Monopole de la vertu

CONTRE LA CLASSE MANAGÉRIALE

Traduit de l'anglais par
OLIVIER BORRE & DARIO RUDY

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

TITRE ORIGINAL

Virtue Hoarders

The Case against the Professional Managerial Class

Le présent ouvrage a paru pour la première fois aux éditions
University of Minnesota Press à Minneapolis, en 2021.
Copyright © 2021 by Catherine Liu.
© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la traduction française.

NOTE LIMINAIRE
DES TRADUCTEURS

LA notion de *Professional Managerial Class* utilisée par Catherine Liu ne correspond pas à une classe sociale présente dans le vocabulaire sociologique français. Ce concept, forgé par John et Barbara Ehrenreich en 1977, désigne une classe supérieure de travailleurs intellectuels salariés et diplômés, mais qui ne possèdent pas les moyens de production. En termes démographiques, cette classe renvoie peu ou prou aux “Cadres et professions intellectuelles supérieures” (CPIS) dans la nomenclature des professions et des catégories socioprofessionnelles de l’INSEE.

Dans un entretien où elle revient sur la genèse de ce concept, Barbara Ehrenreich explique qu’il reflète la division entre travail “intellectuel” et travail “manuel”, tout en permettant de distinguer les personnes dont le travail consiste à dire aux autres ce qu’ils doivent faire – les professions “managériales” – et celles dont le métier consiste à appliquer leurs directives. L’appartenance à cette classe est notamment déterminée par la formation universitaire, un critère particulièrement discriminant pour les travailleurs américains, tant sur le plan de la rémunération que du statut social; ce découpage ne peut qu’imparfaitement s’appliquer à la société française. Enfin, au sein de la gauche américaine, l’utilisation de l’expression “*PMC*” s’inscrit dans un débat politique entre la tendance socialiste représentée par Bernie Sanders et la tendance centriste représentée par Hillary Clinton et Joe Biden.

Le choix a ici été fait de reprendre la dénomination de l'INSEE (CPIS), tout en conservant le terme de "classe managériale" afin d'évoquer l'idéologie et les intérêts qui unissent ce groupe social hétérogène.

INTRODUCTION

AUSSI loin que la plupart d'entre nous s'en souviennent, la classe managériale a toujours mené une lutte des classes, non pas contre les capitalistes et le capitalisme, mais contre les classes populaires. Les membres de cette classe ont certes en mémoire une époque où ils étaient plus progressistes, tout particulièrement pendant la période appelée "ère progressiste". Il fut un temps où ces personnes soutenaient le militantisme ouvrier et les luttes héroïques des travailleurs face aux grands magnats et aux capitalistes qui les exploitaient : Mrs Leland Stanford Jr, Andrew Carnegie, John D. Rockefeller, ou encore Andrew Mellon... Aujourd'hui, pourtant, les CPIS¹ étudient à Stanford et considèrent les fondations privées portant ces patronymes comme des modèles de philanthropie, des sources cruciales de financement et de reconnaissance sociale. S'ils sont toujours aussi convaincus d'être les héros de l'histoire et de défendre des victimes innocentes face à leurs persécuteurs malveillants, les classes populaires ne leur paraissent cependant plus dignes d'être sauvées, car elles sont desservies – selon les normes des CPIS – par leur comportement : trop passives politiquement ; ou trop en colère pour rester courtoises. Les progressistes appartenant aux classes diplômées aiment parler de l'"*empowerment*" du "peuple" ; ce terme implique

1. Désigne les "cadres et professions intellectuelles supérieures" composant la classe managériale. Cf. note en début d'ouvrage.

précisément que les personnes censées bénéficier de ce “pouvoir d’agir” ne pourraient accéder au pouvoir sans l’aide de la classe managériale. Les CPIS, en tant qu’agents de la classe dirigeante, accaparent sans vergogne toutes les formes de vertu sécularisées. Dès qu’il s’agit de s’attaquer à une crise politique et économique qui n’est que le produit du capitalisme, toute lutte politique visant à des changements structuraux et à une meilleure répartition des richesses se transforme chez eux en une passion toute personnelle : leurs efforts se concentrent alors sur des démarches individuelles par lesquelles ils peuvent “rendre à la société”, ou bien sur des formes réifiées de la transformation de soi. Dans leurs goûts personnels, dans leurs préférences culturelles, ils trouvent la justification de leur inébranlable sentiment de supériorité vis-à-vis des simples ouvriers. Si, en matière de politique, ils se contentent essentiellement de pointer du doigt tout écart à la vertu, rien ne leur plaît tant que les situations de panique morale, qui incitent les membres de leur classe à des formes encore plus vaines de pseudo-politique et d’hypervigilance. Vivement décriée, Hillary Clinton disait en toute franchise son mépris des petites gens lorsque, en 2016, elle qualifiait sans détour les électeurs de Trump de “déplorables”. Cette année-là, le sentiment de défiance qu’éprouvaient ces derniers à l’égard de la classe managériale et de son progressisme illusoire se cristallisa simplement en une forme d’antiautoritarisme réactionnaire, qu’un autre démagogue réactionnaire cherchera plus tard à exploiter. Un tel monopole de la vertu détenu par les CPIS ne fait qu’aggraver l’affront

commis envers les ouvriers : après avoir réduit les effectifs de cols bleus, les managers cols blancs dénigrent à présent leurs mauvais goûts littéraires, leurs régimes alimentaires malsains, leurs familles instables et leurs pratiques déplorables en matière d'éducation.

À l'époque où la classe managériale compatissait à la détresse des masses laborieuses, elle fut également l'instigatrice de normes de recherche établies dans le cadre d'organisations professionnelles telles que l'Association médicale américaine, l'Association des professeurs d'Université et l'ensemble des organisations professionnelles qui aujourd'hui encore dominent le milieu universitaire. En réglementant ainsi la vie professionnelle, les CPIS souhaitaient protéger l'intégrité des spécialistes et des experts face au pouvoir des capitalistes et des marchés. De Jane Addams à John Dewey, les membres de la classe managériale américaine à ses débuts ont institué le principe d'une université indépendante et valorisé le rôle de la recherche dans la définition des politiques publiques, y voyant un facteur crucial pour le développement de la démocratie industrielle. Ce faisant, les premiers travailleurs sociaux, les premiers *muckrakers* – ces journalistes déterreurs de scandale – ainsi que les plus radicaux des chercheurs en sciences sociales se rangeaient aux côtés des ouvriers américains et du parti socialiste, alors dirigé par Eugene Debs, dans leur lutte millénaire pour donner le pouvoir aux ouvriers¹.

1. Steve Fraser, *The Age of Acquiescence: The Life and Death of American Resistance to Organized Wealth and Power*, New York, Basic Books, 2015.

Cette époque glorieuse où les CPIS faisaient preuve d'héroïsme est bel et bien révolue. Les CPIS, dotés d'une grande rigueur professionnelle et auréolés d'un apparent désintéressement, s'en sont fort bien tirés au cours de la Grande Dépression, de la Seconde Guerre mondiale et de l'après-guerre, en bénéficiant de l'expansion des universités ainsi que de la complexité grandissante du tissu socio-économique américain. Lorsque la dynamique s'est infléchie au détriment des ouvriers américains, les CPIS ont préféré mener une guerre culturelle à l'encontre des classes les moins favorisées tout en essayant de s'attirer les bonnes grâces des capitalistes auparavant honnis. Si la guerre culturelle a toujours été un prolongement de la guerre économique, le pays se divisa dans les années 1960 entre personnes supposément éclairées et personnes supposément ignares : les CPIS surent se distinguer de ceux qui leur étaient économiquement inférieurs de façon moralement justifiable.

Après 1968, la loyauté des CPIS à l'égard de la classe ouvrière laissa progressivement place à une loyauté à l'égard du capital. Depuis cette époque, les éléments les plus brillants et les plus visibles de la classe managériale ont diligemment mis leurs cerveaux au service du patronat. Dans les thèses de Marx, la lutte des classes était le moteur du changement historique et le prolétariat son agent politique ; la classe managériale, dans son incarnation la plus récente, cherche au contraire à changer le monde en affaiblissant le pouvoir des ouvriers et en ignorant leurs intérêts. L'élite managériale d'après soixante-huit a acquis la conviction idéologique qu'elle occupe une position inattaquable,

car elle rassemblerait en son sein les individus les plus évolués que notre planète ait jamais connus. En réalité, ces personnes ont fait de leur avant-gardisme une vertu. En reprenant à leur compte l'héritage de la contre-culture et sa prédilection pour les innovations technologiques et spirituelles, les élites managériales veulent nous expliquer comment nous devrions vivre. Elles ont en grande partie réussi à démolir toute l'infrastructure physique et désormais cybernétique de nos quotidiens pour la reconstruire à leur propre image¹. À mesure que les élites ont accumulé du capital, elles insistèrent sur leur capacité à réaliser les actes les plus banals d'une façon extraordinaire, fondamentalement supérieure et pleine de vertu : lire des livres, élever des enfants, se nourrir, rester en bonne santé ou faire l'amour ont constitué autant d'occasions de démontrer qu'on faisait partie des individus les plus évolués de l'histoire humaine, tant sur le plan affectif que culturel. Bien que la critique conservatrice de cette "nouvelle" classe, qu'elle émane de Herman Kahn, de William F. Buckley, de Newt Gingrich ou encore de David Brooks et de Tucker Carlson, ne soit qu'un pur spectacle médiatique, il y a néanmoins une certaine justesse dans sa condamnation des progressistes et de leur mépris inavoué envers les gens ordinaires. Les figures médiatiques de droite ont entendu la colère

1. Dans *The Omnivore's Dilemma: A Natural History of Four Meals* (New York, Penguin, 2006), Michael Pollan livre une analyse de People's Park, des coopératives alimentaires et de l'industrie du bio, en une fascinante historiographie des aspirations de la contre-culture.